

Lettre de Fernand WINTER DURENNEL

Eugène Guérin approuvait mon dire et manifestait sa croyance au danger. Je recommandai à ces Messieurs toutes les précautions. Ils avaient un yacht sous vapeur et se croyaient à l'abri du danger.

Je quittai l'Usine à midi moins quelques minutes, à midi elle était ensevelie sous une nappe de boue longue de plus d'un kilomètre, large de six cents mètres et haute à certains endroits de cinquante mètres. Pour te donner une idée, elle s'étendait, en largeur, des bâtiments de l'habitation Rivière Blanche à Neuilly, en face et en longueur de la montagne à trois cents mètres dans la mer où elle avait atteint et englouti les deux yachts de l'Usine.

Avec l'Usine disparaissait tout le personnel, Eugène Guérin et sa femme et une centaine de curieux surpris par l'avalanche, qui ne mit pas cinq minutes, moins encore, deux minutes pour achever sa course furieuse. Cette soudaineté s'explique par le fait que le cratère du Grand Mitan, celui de 1851, s'était rouvert tout d'un coup, et que ses parois cédant sous la pression avaient ouvert un chemin au torrent dévastateur droit sur l'Usine.

Cet enlèvement de l'Usine fut immédiatement suivi d'un phénomène qui se produisait pour la première fois et qui s'est répété maintes fois depuis. Le niveau de la mer se mit tout à coup à baisser d'un mètre cinquante environ, laissant à nu les appontements, chavirant à demi les bateaux Girard, faisant talonner tous les navires de la rade. Puis elle revint avec force à son niveau habituel et l'ayant atteint se mit à le dépasser lentement jusqu'à ce que l'eau fût arrivée à la fontaine de la place Bertin à peu près, et cela à plusieurs reprises.

Ce phénomène se produisait au moment où l'on apprenait en ville l'événement de l'Usine; de deux, la rumeur publique ne fit qu'un : la mer montait, le sol s'effondrait, l'Usine Guérin était engloutie. Je renonce à te dépeindre la panique. Tous les magasins furent fermés en un clin d'œil, et la population prit le chemin du morne. Ce bruit m'arriva, nous étions à table. Je m'étais déshabillé à mon retour de l'Usine pour secouer la cendre et me trouvai en linges de nuit et nus pieds.

Ton cousin Loulou PORNAIN arriva en plaisantant, je l'envoyai immédiatement voir ce qui se passait et je m'habillai vivement; pauvre enfant ! je ne le revis plus. Arrivé à la douane j'assistai à une de ces crues et ressentis l'impression que nous nous enfoncions. Je repris le chemin de la maison pour veiller à la sûreté de mes enfants. En route je me ressaisis et me dit que la terre ne tremblant pas ce ne pouvait être qu'une crue de la mer.

Je dis à mes enfants de se rassurer, de prendre ce qu'elles avaient de plus précieux sans se hâter, que nous allions nous réfugier sur le morne. Je dois

leur rendre cette justice qu'elles furent assez calmes. Nous partîmes pour le Trou Vaillant. Au tournant de la rue Toraille, ta mère m'appelle du second étage de la maison d'Aline CRASSOUS. "Fernand, qu'est-ce qu'il y a ?" Beaucoup de panique lui dis-je, mais je ne crois pas à un danger immédiat. J'ignorais à ce moment le sort de l'Usine Guérin.

Dans cette rue Toraille un monde énorme, fuyant; sur le boulevard, dans le chemin du Morne Orange, l'exode se continuait; nous prîmes à gauche. Arrivés au gros fromager du Morne Abel, nous fîmes une halte.

Je vis alors l'emplacement de l'Usine Guérin noyé de boue, la grosse cheminée émergeant seule penchée sur la mer comme le mât d'un navire naufragé. Des coulées d'eau bouillante descendant de la montagne vers la mer remplissaient l'air de leur vapeur. Je me dis en moi-même : l'avertissement est éclatant; il est temps de le mettre à profit.

Je conduisis tes cousines chez RAIBAUD et redescendis tout de suite pour préparer notre départ. Arrivé en ville, j'appris toute la grandeur du désastre et tout en déplorant le sort d'Eugène Guérin, je me fis la réflexion que j'avais échappé de bien près à ce sort et par un retour sur moi-même je me demandais ce que mes enfants seraient devenues dans cette tourmente et dans cet affolement, si j'avais prolongé de quelques minutes mon séjour à l'Usine.

Toute cette soirée du 5, toute la nuit qui suivit le volcan gronda et vomit. À trois heures du matin, panique épouvantable dans le centre de la ville : la Roxelane débordait !! C'était faux; nous sortîmes Edgard et moi pour nous en assurer.

Vers cinq heures nous assistâmes au départ pour Sainte Lucie des familles PLISSONNEAU, ERNOULT, MAC HUGH. La veille, j'avais donné à Joseph Plissonneau le conseil de mettre sa famille en sûreté, lui disant toutes mes appréhensions. Il les partageait. Pendant que nous causions, le capitaine de l'Orsolina, navire italien, vint prendre ses papiers au Consulat d'Italie. Il n'était pas expédié en douane, partait malgré la défense des autorités : "Je connais le Vésuve, disait-il, mais ceci n'est pas le Vésuve; c'est une catastrophe".

Il partit et bien lui en prit car ce fut le seul navire sauvé.

De ce moment je ne vis plus aucun des nôtres. Joseph ne descendait plus au magasin qui, comme les autres, était fermé..."

Descendants de la famille

WINTER DURENNEL - CLÉMENT de CATON
disparus lors de l'éruption de la Montagne Pelée le jeudi 8 mai 1902 ou qui y ont échappé par absence ou pour avoir quitté la ville de Saint-Pierre.

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)